



HAL
open science

Awa ou la difficile équation du féminin africain

Marie-Ève Thérenty

► **To cite this version:**

Marie-Ève Thérenty. Awa ou la difficile équation du féminin africain. *Etudes Littéraires Africaines*, 2019, Awa : la revue de la femme noire, entre presse et littérature, 47, pp.11-26. 10.7202/1064750ar . hal-04465399

HAL Id: hal-04465399

<https://univ-montpellier3-paul-valery.hal.science/hal-04465399>

Submitted on 21 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

***Awa* ou la difficile équation du féminin africain. Médiapoétique du magazine**

Marie-Ève Thérénty (Université Paul-Valéry Montpellier 3, IUF)

Awa : la revue de la femme noire est fondée en 1964 à Dakar par Annette Mbaye d'Erneville. Ce magazine à la couverture colorée et à la maquette novatrice propose des articles traitant de l'engagement politique féminin, de l'éducation en Afrique sub-saharienne et des inégalités entre les sexes, mais aussi des fictions, et des rubriques consacrées à la mode, au foyer, et à la cuisine. Doté d'une très forte identité littéraire grâce aux auteurs divers (par leur sexe, par leurs origines, par leur visibilité) qui signent les nouvelles, le magazine *Awa* est aussi nourri des contributions hétéroclites (photographies, textes, annonces diverses, courriers) qui lui viennent de son lectorat. Un périodique est toujours une entreprise à l'énonciation éditoriale¹ complexe mais dans ce cas précis, la négociation éditoriale a été d'emblée une priorité et une nécessité pour le journal.

Awa a été lu dans le présent article avec les outils de poétique historique et de médiapoétique mis en place par une équipe d'historiens et de littéraires à l'occasion de plusieurs projets de recherche qui portaient sur des périodiques français du XIX^e et du XX^e siècle : *La Civilisation du journal*, Medias19 et Numapresse². Cette étude réalisée grâce à une expertise venue des études littéraires sur la presse vient en complément du travail essentiel de contextualisation opéré par Claire Ducournau et Ruth Bush. Sans leurs perspectives, beaucoup de contraintes et d'enjeux manqueraient pour expliquer les choix d'*Awa*. Ceci dit, la perspective de la médiapoétique permet de mettre en avant beaucoup des exigences aporétiques qui ont caractérisé *Awa*, qui ont fait sa richesse, son importance et qui expliquent aussi sans doute sa

¹ Souchier (Emmanuel), « Formes et pouvoirs de l'énonciation éditoriale », *L'Énonciation éditoriale en question, Communication et langages*, n°154, décembre 2007, pp. 23-38.

² Sur ces différents projets, Kalifa (Dominique), Régnier (Philippe), Thérénty (Marie-Ève) et Vaillant (Alain), dir., *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse au XIX^e siècle*. Paris : Nouveau monde éditions, 2012 ; medias19.org et numapresse.org.

disparition en 1973. La médiapoétique propose effectivement d'étudier la poétique des textes en prenant en compte leur médium de production et les canaux de communication qu'ils empruntent. Elle peut se faire micro lorsqu'elle prend comme cadre d'application une rubrique ou un genre médiatique (le fait divers, l'écho, le roman-feuilleton) ; elle se fait macro quand elle envisage l'équilibre des rubriques à l'intérieur d'un magazine, voire le positionnement d'un magazine ou d'une revue dans des séries culturelles et médiatiques en diachronie ou en synchronie.

Dans cet article, nous ne ferons donc pas l'analyse complète du dispositif médiatique d'*Awa* qui a été bien exploré grâce à l'enquête de Claire Ducournau et Ruth Bush³. Mais nous voudrions mettre en avant quelques caractéristiques médiapoétiques du magazine qui, toutes, conduisent à définir *Awa* comme une aporie médiatique. Cet article prendra la forme d'un commentaire du titre et du sous-titre de la revue tels qu'ils se présentent sur la couverture. Le bandeau sera le prisme par lequel nous tenterons d'établir les tensions sur lesquelles s'édifie, sans tenter de les réduire artificiellement, un magazine dont une partie de la richesse tient à son maintien en négociation.

... de la femme noire

Awa s'annonce par un sous-titre qui définit une double catégorisation (femme et noire), et en creux une double discrimination à cerner mais aussi à réparer. Le sous-titre sonne comme un slogan mais l'évidence de l'énoncé dissimule la complexité des enjeux.

Le complément du nom définit à la fois une lectrice et une productrice. *Awa* envisage d'être une revue faite pour des femmes noires, par des femmes noires. L'expression « pour des femmes noires » atteste le caractère problématique d'un lectorat qui ne coïncide pas exactement

³ Bush (Ruth), « “ Mesdames, il faut lire ! ”. Material contexts and representational strategies in early francophone African women's magazines », *Francosphères*, vol. 5, n°2, 2016, pp. 213-236.

avec la cible. La revue s'adresse à toutes, y compris à celles qui n'ont pas accès à la presse, c'est-à-dire que la revue prend en charge les problématiques de l'ensemble des Africaines (et même au-delà de l'Afrique, dans une diaspora noire) y compris les Africaines rurales et illettrées dont il s'agit de défendre les droits alors même que celles-ci ne constitueront jamais le lectorat et le soutien de la revue. L'enjeu diverge de la cible.

Mais *Awa* est aussi une revue réalisée par des femmes noires. S'il y a eu, pendant la période de la colonisation, des journaux et des revues qui se sont construits autour de problématiques racialisées, non seulement la question des femmes n'était pas posée mais elles étaient, à quelques exceptions près, largement absentes des rédactions comme l'ont montré les travaux de Hans-Jürgen Lüsebrink⁴. Marguerite Durand a fondé en France en 1897 un journal quotidien, *La Fronde*, entièrement écrit et imprimé par des femmes. Pour se justifier, elle soulignait que s'il y avait eu le moindre homme dans l'immeuble, même un concierge, on lui aurait imputé le journal. Malgré le caractère intransigeant de sa formule liminaire, *Awa* optera pour une politique un peu différente : elle aura effectivement une rédaction féminine mais elle acceptera « le billet de monsieur », rédigé par Henri Mendy, Tony Stephen, Tapha, Ebongue Soelle ou Gibé ; elle souhaitera que des écrivains d'importance comme Joseph Zobel et Birago Diop insèrent leurs fictions et, dans un premier temps au moins, les lettres mises à l'honneur par une pleine page dans le courrier viendront de lecteurs masculins, parfois peu avertis de jugements à l'emporte-pièce. La revue s'appliquera, même si son projet consiste à sensibiliser les femmes à leurs droits, à négocier et à ne pas brusquer les bonnes volontés, d'autant que ce sont aussi sans aucun doute des hommes qui acceptent d'insérer les publicités qui maintiennent

⁴ Lüsebrink (Hans-Jürgen), *La Conquête de l'espace public colonial. Prises de parole et formes de participation d'écrivains et d'intellectuels africains dans la presse à l'époque coloniale (1900-1960)*. Québec/Frankfurt am Main/London :Éd. Nota bene/IKO-Verlag, coll. Studien zu den frankophonen Literaturen ausserhalb Europas, Bd. 7, 2003, 272 p.

la revue à flot et que la revue d'une manière générale est fondée sur le bénévolat. C'est ce que Obioma Nnaemeka appelle le négoféminisme⁵, c'est-à-dire une négociation genrée.

Femme noire	Homme noir
Femme blanche	Homme blanc

Dans le diagramme à quatre cases des possibles définis en creux par *Awa* par ce sous-titre, il reste à savoir ce que la revue fait de l'homme « blanc » et de la femme « blanche ». L'homme blanc est quasiment effacé de la revue. Il constitue l'incarnation de l'époque coloniale que la revue n'évoque que rarement frontalement. On peut noter quelques exceptions⁶ parmi lesquelles l'autobiographie de Birago Diop⁷ qui raconte l'humiliation coloniale du point de vue masculin. Cette absence montre que globalement *Awa* vise à reconstruire une histoire du continent qui enjambe largement la période coloniale et qui ne polémique pas frontalement. Ses prises de position sont souvent latérales. Le débat très fort qui enfle au fil des mois à propos de la coiffure féminine⁸ est une des manières qu'a la revue d'aborder le rapport à l'ex-colonie. Elle le fait de façon oblique, en semblant se concentrer sur un objet qui appartient pleinement au périmètre du magazine féminin, la perruque, objet symbolique intéressant susceptible de déclencher de longs développements sur l'authenticité, l'imitation⁹, etc.

⁵ Nnaemeka (Obioma), « Nego-Feminism: Theorizing, Practicing, and Pruning Africa's Way », *Signs*, Vol. 29, No. 2, 2004, pp. 357-385.

⁶ Quelques poésies et la nouvelle de Papa A. Diop, « La pierre fétiche de Bakhoré » », *Awa*, mai 1973, p. 30.

⁷ « Birago Diop raconte... Birago (notice autobiographique) », *Awa*, septembre 1964, p. 22.

⁸ Voir par exemple « Cent ans de coiffure et de mode féminine au Sénégal », *Awa*, avril 1964, p. 32 ; Kaba, (Mankan), « Pour ou contre la perruque ? », *Awa*, octobre 1964, p. 23 ; « La Coiffure », *Awa*, novembre 1972, p. 17.

⁹ Bush (R.), « “ Mesdames, il faut lire ! ” ». *art. cit.*.

L'absence de la femme blanche s'avère plus problématique. Les Blanches sont très peu représentées en photographie et peu publiées¹⁰. Les grandes écrivaines-journalistes pionnières ne sont que rarement évoquées. On trouve une allusion à George Sand en février 1964, une autre, elliptique, à Simone de Beauvoir. Le gommage des femmes occidentales et le refus même du terme de féminisme manifestent la volonté de définir un autre féminisme que celui de l'Occident, un « féminisme africain » qui doit fonder son propre lexique et ses propres revendications. À plusieurs reprises d'ailleurs, le combat des féministes françaises, notamment autour de l'avortement, est moqué, et un éditorialiste souligne que l'Afrique a un autre rapport à la maternité¹¹. La formule « la revue de la femme noire » définit donc bien l'équation à plusieurs variables sur laquelle *Awa* repose, la part de négociation nécessaire, la transgression de la ligne éditoriale qui est souvent due à des personnalités non représentatives (homme noir ou femme blanche¹²), et finalement le fait que la revue s'édifie sur un lectorat en théorie large, en réalité sans doute restreint, qui l'oblige à des négociations renouvelées.

La revue...

Il faut ensuite sans doute s'arrêter sur la dénomination de revue qui là aussi paraît, sous son caractère anodin, renvoyer à toute une série de tensions qu'*Awa* doit s'employer à dénouer. Le terme de revue signifie une ambition intellectuelle que dément la présentation de la couverture qui convoque les codes du magazine.

Revue/magazine : l'alternative n'est pas innocente. « Revue¹³ » renvoie historiquement à un modèle intellectuel, traditionnellement masculin, à des articles savants, informés, à une

¹⁰ Il faut souligner l'exception d'Andrée Clair qui publie une nouvelle qui tranche d'ailleurs fortement avec la négociation genrée : Clair (Andrée), « La première épouse », *Awa*, octobre 1965, p. 8,

¹¹ « Les suffragettes de naguère, le bulletin de vote étant acquis, sont désormais regardées comme des croulantes par cette nouvelle vague occidentale qui, après avoir obtenu la pilule et le stérilet, part en campagne pour que la curette et la sonde soient mises entre toutes les mains. » Gibé, « Le billet de Monsieur », *Awa*, novembre 1972.

¹² On pense par exemple à l'autobiographie de Birago Diop ou au conte d'Andrée Clair.

¹³ Loué (Thomas), « La revue », dans *La Civilisation du journal, histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle. op. cit.*, 2011, p. 333.

certaine forme d'hybridation entre littérature et journalisme que reprend *Awa* en accueillant les grands intellectuels et écrivains africains. L'expression « revue de la femme noire » peut claquer, en se replaçant dans une longue tradition, sinon comme une provocation, au moins comme une contradiction. Pourtant le modèle économique est bien celui de la revue. La revue, notamment lorsqu'elle est petite, se fonde souvent sur l'autofinancement : c'est le cas d'*Awa* qui rappelle, pour expliquer sa fragilité économique qu'elle s'appuie sur les cotisations de membres bénévoles. Mais la maquette, et la couverture avec son portrait de face, empruntent plutôt à la tradition du magazine illustré qu'à celle de la revue. Le terme de magazine, sous sa forme ancienne magasin, renvoie à des périodiques éclectiques comprenant des rubriques diverses et accessibles¹⁴. Il a servi à désigner des périodiques largement illustrés et la formule du magazine a notamment été adoptée par la presse féminine. Le magazine féminin se caractérise à cette époque par des portraits de femmes, des enquêtes qui permettent de communiquer tout un savoir autour de l'hygiène, de l'éducation des enfants, des pages consacrées à la mode, des pages tournées vers le foyer ou vers l'intimité. Or ces enjeux sont essentiels dans *Awa*. Un lecteur compare même le magazine à *Elle* et les lectrices polonaises en octobre 1964 ne voient pas de différences entre le rubriquage d'*Awa* et celui de *Grazia* ou de *Marie Claire* : « Les rubriques d'*Awa* sont pareilles à celle de la revue italienne *Grazia*, allemande *Constanza*, française *Marie Claire*. Les femmes africaines peuvent suivre dans leur revue les articles sur l'éducation des enfants, sur l'hygiène, sur la décoration des appartements, sur les problèmes de mariage et tant d'autres¹⁵ ».

Alors *Awa*, un magazine ? Ce n'est pas si simple. Il faut reconnaître la complexité du positionnement. La presse magazine est fondée sur le recours massif à la publicité comme financement et quand elle est féminine, elle cible, grâce à des annonceurs de produits de beauté, les femmes comme consommatrices. Or pour *Awa*, il existe un écart certain entre le lectorat et

¹⁴ Blandin (Claire), dir. *Manuel d'analyse de la presse magazine*. Paris : Armand Colin, 2018.

¹⁵ « *Awa* à l'étranger », *Awa*, octobre 1964, p. 27.

les annonceurs. Les publicités viennent d'agences de voyage, d'hôtels, de librairies, de représentants pour des machines à écrire mais aussi d'une société anonyme d'études et de réalisations techniques : la revue explique plus tard qu'il s'agit de relations et de sympathisants. Les photographies de mode envoyées par les lectrices mettent en avant leur vestiaire et constituent un miroir coquet mais globalement dépourvu d'enjeux commerciaux et publicitaires.



*« La bien-aimée est une rose de la pensée.
Pour elle le mot taillé dans le rêve et dans l'amour !
Elle est chantée pour son visage et ses mains...
qu'elle en soit remerciée... »*

(E.J. MAUNICK)



*« ... Corps féminin marche de palmier
Par le soleil d'un nid coiffé
où le phénix meurt et renaît...
... Corps nocturnes vifs de lignage... »*

(A. CESAIRE)

Surtout une large partie de l'intimité, notamment sexuelle, est évacuée ou déportée vers la fiction qui est le seul espace permettant d'aborder certains sujets. Ainsi en octobre 1964, *Awa* prend de très haut un monsieur qui a confondu courrier des lecteurs et courrier du cœur ou petites annonces et qui tente d'obtenir l'adresse d'un mannequin amateur pour, explique-t-il, « l'échange d'idées, de timbres et de cartes postales¹⁶ ». *Awa* vacille sur le seuil fragile qui sépare la revue du magazine : le travail sur le rubriquage montre une fois encore la négociation éditoriale à laquelle la revue est contrainte. Mais une large partie de la confusion est entretenue par le titre principal : *Awa*.

Awa

Les fondatrices de la revue ont décidé de lui donner un prénom de femme. Cette anthropomorphisation brouille l'image de la revue en l'inscrivant dans la série culturelle des magazines français féminins qui ont fait le même choix : *Marie Claire*¹⁷ d'abord en 1937, mais aussi *Marie France* en 1944. La nomination est une entreprise encodante qui renvoie implicitement à toute une généalogie de journaux français. Le palindrome Awa fait signe aussi sans doute au palindrome le plus fameux de la presse féminine : *Elle*. Le tropisme vers ces journaux semble tout autant certain que passé sous silence. Annette Mbaye d'Erneville a fait ses études en France et elle a été témoin de l'essor de ces magazines à la formule très ambivalente entre éducation et divertissement. Hélène Gordon-Lazareff, la fondatrice d'*Elle*, répétait souvent : « Je revendique avec *Elle* le sérieux dans la frivolité, l'ironie dans le grave¹⁸ ». Si *Elle* et *Marie Claire* ont évidemment plus que pactisé avec le climat consumériste des années 1960, il n'en reste pas moins que ces magazines figurent une forme de modèle d'une presse

¹⁶ *Awa*, octobre 1964, p. 36.

¹⁷ Geers (Alexie), *Le Sourire et le tablier. La construction médiatique du féminin dans Marie-Claire de 1937 à nos jours*, thèse de doctorat sous la direction d'André Gunthert et de Rose-Marie Lagrave, soutenue à l'EHESS, le 27 septembre 2016.

¹⁸ Soulier (Vincent), *Presse féminine, la puissance frivole*. Paris : Archipel, 2008, p. 14

humaniste soutenant l'émancipation des femmes, comme l'explique Vincent Soulier : « Parmi ces valeurs qui ont influencé *Marie Claire* dès 1937, puis *Elle* en 1945, et qui expliquent leur engagement dans la vie de la cité, figurent l'émancipation féminine, l'esprit d'entreprise, la solidarité, le combat contre les injustices, la défense des principes démocratiques, l'exaltation de l'état de droit et les principes universalistes »¹⁹.

Outre cet aspect modélisant qui convoque, malgré le silence, le magazine français et, ce faisant, qui entre sans doute en tension avec l'utilisation du terme de revue, quelle est la valeur de l'anthropomorphisation ? Précisons qu'il s'agit, au-delà même des magazines féminins, d'un procédé très courant dans le journalisme français dont les titres de journaux convoquent allègrement les noms de personnages de fiction (*Figaro*, *Gil Blas*, *Candide*), d'écrivains (*Le Voltaire*), de personnages mythologiques (*Le Mercure*) ou même bibliques (*Ève*). Or les travaux de Jean Rime²⁰ prouvent qu'adopter le nom d'un personnage n'est jamais innocent pour un journal : il conduit à le traiter comme une personne. C'est ce que fait la rédaction avec *Awa* dans les éditoriaux.

Nous dirons à toutes nos sœurs d'Afrique et du monde : voici notre fille ! qu'en ferons-nous ? *Awa* deviendra ce que toutes nous déciderons qu'elle soit. Bavarde et pédante ? Sérieuse et moralisatrice ? Féminine et gaie ? Que sera *Awa* ? ²¹

¹⁹ *Ibid.*, p. 86.

²⁰ Rime (Jean), *La Transmédialité du personnage. Presse et littérature au XIX^e siècle*, thèse en préparation à l'université Montpellier 3 et à l'université de Fribourg ; Rime (Jean), « Des noms érigés en titres, ou l'identité littéraire sur papier journal », Medias19, dans *Les journalistes : identités et modernités*. Sous la direction de Guillaume Pinson et Marie-Ève Thérénty, <www://medias19.org/index.php?id=2310>, mis en ligne le 26 mars 2017, consulté le 26 octobre 2018.

²¹ « Réflexion », *Awa*, janvier 1964, p. 3.

Un an déjà ! ... Tel un enfant que l'on voit grandir trop vite, notre *Awa* nous surprend un peu par son allure de fille libérée comparée à l'air d'enfant timide qu'elle avait au numéro UN à couverture turquoise où souriait notre première « cover-girl »²².

C'est ce que vont faire aussi naturellement les lecteurs, louant différentes parties du corps d'*Awa*, sa beauté, son caractère. Ils qualifient *Awa* comme la belle aux yeux de velours (mai 1964), ils la blasonnent (on va parler de son éclatante denture, de ses yeux envoûtants, de sa soyeuse toison), ils la mettent en scène dans des récits de vie. En mai 1964, un lecteur homme définit dans un courrier sa relation à la revue comme un complexe rapport de séduction et donne des conseils à *Awa* pour qu'elle le séduise mieux. C'est en fait à une opération de déshabillage en règle que procède le facétieux lecteur dans la prosopopée suivante :

Ensuite je pense que tu dois être plus africaine, il te manque certains des vieux atours de nos grands-mères. Pour utiliser un langage plus imagé, je dirai qu'il te manque le « gongo » et le « tiouraye ». Il faut que l'on trouve en toi un peu de saveur africaine, la grâce saint-louisienne, le piquant bamara, un soupçon de canaillerie peuhl. Tu ne montres comme dessous que dentelles et nylon frou-frou en soutien-gorge. C'est bien même très excitant mais, n'oublie pas le petit « béthio » tout blanc barré de noir comme le portaient nos grands-mères, il a aussi son charme pratique ; tout ceci pour te dire que tu dois être synthèse de nos vieilles valeurs intégrées dans ce monde moderne.²³

Curieusement les conceptrices du journal se prennent aussi à l'illusion et font répondre régulièrement *Awa* à la première personne, au féminin. « Cependant je sais que je n'arriverai jamais à plaire à tout le monde. Il me faut être tour à tour adoptée par les uns, rejetée par les

²² « Le sens d'un anniversaire », *Awa*, décembre 1964, p. 3.

²³ N'Diaga, « À la belle aux yeux de velours », *Awa*, mai 1964, p. 34.

autres : les dilemmes et les dualités sont de ce monde et tout ce qui est de ce monde ne peut leur échapper²⁴ » explique par exemple Awa à un autre lecteur masculin critique en septembre 1964.

Le journal tente aussi de représenter Awa par l'image à plusieurs reprises. La manière suggestive dont le magazine emploie le terme anglo-saxon de « cover girl » invite à voir dans chacun des portraits de couvertures une forme d'incarnation momentanée d'Awa. Mais ces visages successifs d'Awa finissent par composer une sorte de représentation anamorphique du personnage-titre et par dessiner une chimère. Surtout, deux rubriques jouent explicitement sur l'incarnation, l'une à travers la photographie de Mam'Awa et l'autre avec le dessin d'Awa déchaînée.

²⁴ « Awa à Cheikh Touré, *Awa*, septembre 1964, p. 31.

AWA déchainée!

EGALITE...

MATERNITE...

LIBERTE...

LES CAURIS DE MAM'AWA

CI-DESSUS : Les cauris ont parlé : au premier plan, tête bêche les deux cauris présentent une **très longue vie** tandis que plus haut deux autres, ouverts, annoncent une ébauche de **flirt** qui pourrait devenir sérieux. A gauche les deux cauris superposés signifient que la consultante recevra un **cadeau** important.

CI-CONTRE : La **richesse** est annoncée par les 3 cauris ouverts au premier plan. Un **voyage** se prépare sur la droite, mais sur la gauche, bouche à oreille se transmet une **confiance** qui peut avoir une grande répercussion sur la vie de la consultante; elle aura, dans l'immédiat, un peu d'argent.

— 38 —

www.awamagazine.org

Awa, mars 1964.

L'écart est maximal, ici sur la même page, entre l'interprète des cauris, en costume traditionnel, titulaire d'un savoir ancestral et vaguement inquiétant et la lectrice urbaine, délurée et occidentalisée du dessin, qualifiée de déchaînée. Les deux images et les deux rubriques qu'elles incarnent seront d'ailleurs l'objet de multiples commentaires critiques, sceptiques dans le courrier et seront l'une et l'autre finalement supprimées de la trame des rubriques du journal.

Mais quelle est donc la fonction pour une revue de ce personnage ? il peut être typifiant. Marcelle Auclair, la fondatrice de *Marie Claire*, explique ainsi le titre éponyme : « *Marie Claire*, dans notre esprit, est le type de la jeune fille et de la femme française à la fois simple et élégante, enthousiaste et mesurée, courageuse, obstinée, sans orgueil à la tâche quotidienne, mais en même temps très gaie²⁵. » Dans le cas d'Awa, le prénom, ouvert et commun, n'est pas vraiment typifiant, en tout cas pas au sens strict. Porté par des femmes de milieux culturels et d'origines sociales différentes, partagé par plusieurs ethnies en Afrique de l'Ouest, il a été sans doute choisi pour son caractère universel. Il est plus accueillant que discriminant. Version africaine d'Ève, un personnage présent aussi bien dans le Coran que dans la Bible, il a plutôt l'avantage d'être un dénominateur commun.

Le choix du personnage pourrait avoir un enjeu marketing. Dans le cadre du capitalisme culturel, « les marques sont massivement l'enjeu d'anthropomorphisations et sont plus représentées et évoquées dans les propos professionnels et vernaculaires comme créatures que créations, masquant ainsi par cette naturalisation les conditions de leur élaboration pour se désigner comme entités allant de soi²⁶ ». À la fin de son existence, le magazine entreprend effectivement timidement (car cela n'est pas dans ses gènes) de créer une marque : aux abois financièrement, la revue organise une kermesse Awa²⁷, met en place un tissu Awa et doit d'ailleurs faire face à quelques violentes critiques de puristes qui s'opposent à la

²⁵ Soulier (Vincent), *Presse féminine, la puissance frivole*, op. cit., p. 13.

²⁶ Marti (Caroline), « Plasticité et résistance de la marque de l'écrivain », dans *L'Écrivain comme marque*. Sous la direction de Marie-Ève Thérenty et Adeline Wrona. Paris : PUPS, à paraître en 2018.

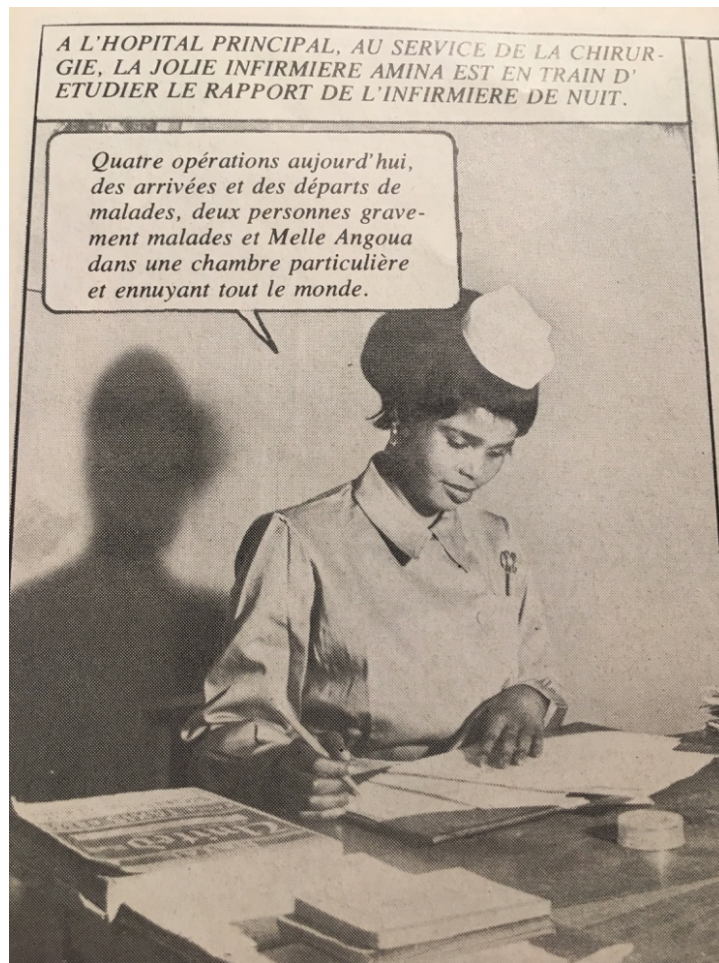
²⁷ *Awa*, janvier-février 1965, p. 16.

marchandisation d'un mythe. « Depuis quand une revue organise-t-elle une Kermesse ? Un journal doit se préoccuper de problèmes moins terre-à-terre que mettre en chantier des manifestations folkloriques et autres systèmes de commerce susceptibles de faire circuler la “monnaie” »²⁸. Comble du comble, le magazine propose même d'élire une miss Awa.

Le nom d'Awa serait plutôt un embrayeur fictionnalisant. C'est souvent le cas dans les magazines qui intègrent des personnages de fiction comme le prouve la première nouvelle publiée par *Marie Claire* dont le personnage s'appelle Marie Claire²⁹ ou même le premier roman-photo publié par *Amina* en 1972 qui met en scène une jeune fille du même nom.

²⁸ Premier anniversaire... Kermesse « Awa », *Awa*, janvier-février 1965, p. 16.

²⁹ « Trêve. Sauvons le mariage d'amour, *Marie-Claire*, 5 mars 1937, p. 7.



Amina dans *Amina*, n°3, 1972.

Pour Awa, la personnification fictionnalisante emblématise la double énonciation du magazine doté d'un discours globalement contrôlé dans ses articles informatifs et gardant pour ses rubriques fictionnalisantes toute une réflexion plus ambiguë sur la situation complexe de la femme africaine. Pour montrer qu'Awa est un embrayeur de fiction et qu'elle finit par pointer dans le magazine les lieux où l'identité est le plus problématisé, je renverrais à deux nouvelles du magazine. La première fiction intitulée *Gnégnô*, de la plume d'Annette Mbaye elle-même, met en scène dans le premier numéro une jeune femme trop moderne, qui refuse son promis et

qui tombe dans la séduction de la consommation. Or le bijou qui la corrompt a une forme de serpent. « Au bout d'une demi-heure de réflexion, elle se décida pour une pièce magnifique qui avait la forme d'un cobra dont la tête – où brillaient deux rubis en guise d'yeux – et la queue se croisaient en un savant entrelacs ! » À la fin de cette réécriture de la tentation, le fiancé étrangle cette nouvelle Ève ou Awa³⁰. La nouvelle d'Andrée Clair, « La première épouse³¹ », aborde des thématiques qui sont généralement laissées à la marge du magazine et notamment la question de la polygamie, finalement relativement tolérée par *Awa*, et celle de la contraception, presque jamais ouvertement évoquée. La nouvelle met en scène les deux épouses d'un homme : la première, Aminata, dont le mari est en fait amoureux, est très éclairée et la lecture des magazines fait partie de son éducation :

Aussi, elle lit les magazines, étudie les publicités, écrit, reçoit des paquets dont le contenu effectif a ou non de l'effet sur la santé, la beauté du visage, la longueur des cils ou la forme des seins mais dont l'effet psychologique est certain et bénéfique. Après des lectures d'articles, des réflexions, des conversations avec des amies ayant accompagné leur mari à l'étranger, elle sait calculer la date de ses périodes de fécondité. Elle s'est fait rapporter de Nigéria des ovules, de Tunisie des pilules ; de France, un chromo-test.

Mais curieusement, celle qui se prénomme Awa n'est pas cette première épouse avisée et sage, amoureuse de son mari mais la deuxième femme, plus légère, plus futile, et démunie. Sans doute ne faut-il pas considérer comme anodin le fait qu'à plusieurs reprises les Awa de fiction soient celles dont il faut corriger l'éducation. D'une manière générale la fiction permet de dire d'autres vérités que le reste du magazine. La polygamie par exemple, vue du côté féminin, est critiquée beaucoup plus frontalement dans la fiction que dans le corps du journal qui, très

³⁰ Annette Mbaye, « Gnégno », *Awa*, janvier 1964, p. 22.

³¹ Andrée Clair, « La première épouse », *Awa*, octobre 1965, p. 8.

mesuré, évite de condamner une tradition africaine. De même, la question de la maternité est abordée dans une autre logique dans les nouvelles que dans le reste du journal.

Une autre caractéristique de la nomination est de renvoyer à un imaginaire. En l'occurrence avec Awa, il tient à la fois du religieux et du mythe. Et cet imaginaire qui apparaît lorsqu'on isole les nombreuses allusions à Awa-Ève dans le journal corrobore largement les enseignements de la fictionnalisation. De nombreux acteurs du journal font référence à la première Ève. Elle est alors moins convoquée comme mère de l'humanité, que comme tentée, maudite ou soumise.

On raconte qu'au Paradis terrestre, notre aïeule Ève, avant le Péché, était exemptée de tous les travaux domestiques. Après la faute, le seigneur, irrité, dit : « Et toi, ÈVE, tu iras chercher la vie au sein de la terre ». Elle ne comprit point !

Mais quand elle dut tirer l'eau, source de vie, des profondeurs d'un puits, elle se souvint de la sentence.

Maintenant encore la malédiction pèse sur toutes les femmes : l'eau est leur premier souci.

Il est vrai qu'aujourd'hui de plus en plus le progrès vient au secours des femmes : dans les villes, robinets et douches réduisent la corvée d'eau à sa plus simple expression.

Mais nombreuses, très nombreuses sont encore les femmes qui usent toutes leurs forces pour fournir à la famille l'eau nécessaire à sa consommation journalière. Et pourtant il faut boire, cuisiner, se laver³²...

³² « La Corv e d'eau », *Awa*, mars 1964, p. 26.

LA CORVÉE D'EAU

On raconte qu'au Paradis terrestre notre aïeule EVE, avant le Pêché, était exemptée de tous les travaux domestiques. Après la faute, le Seigneur irrité dit : « Et toi, EVE, tu iras chercher la vie au sein de la terre. » Elle ne comprit point l...



Les gestes sont gracieux, mais le rite est immuable : puiser, verser, porter.

A tous les âges, la femme est astreinte aux exigences de la corvée d'eau.

Mais quand elle dut tirer l'eau, source de vie, des profondeurs d'un puits, elle se souvint de la sentence l...

Maintenant encore la malédiction pèse sur toutes les femmes : l'eau est leur premier souci.

Il est vrai qu'aujourd'hui de plus en plus le progrès vient au secours des femmes; dans les villes, robinets et douches réduisent la corvée d'eau à sa plus simple expression.

Mais nombreuses, très nombreuses sont encore les femmes qui usent toutes leurs forces pour fournir à la famille l'eau nécessaire à sa consommation journalière. Et pourtant il faut boire, cuisiner, se laver...



La seule posture qui te parût à la ressemblance d'Ève, était qu'elle s'affalât sous les pieds poudreux d'Adam. [...] Je m'évertuai à détruire, à t'aider à détruire en toi cette notion qui voulait que tu fusses un être imparfait, le terme second d'une altérité qui toujours subit et jamais n'agit, un miroir noir incapable de réflexion³³.

Apparaît bien alors l'aveu implicite d'un magazine qui se donne le nom d'une maudite condamnée à la tentation quand elle se modernise et à la corvée d'eau quand elle est dans une situation de pauvreté extrême. Cette prénomination et surtout la manière dont le magazine file son interprétation montrent que les conceptrices du magazine avaient conscience de la difficulté de leur tâche. Si *Awa* désigne pour certains lecteurs le fantasme du magazine, pour ses rédactrices, ce nom renvoie à son inconscient.

Dans son article sur *Bingo*, Tsitsi Jaji décrivait ce magazine comme défini par la disjonction et la variété. Elle parlait de la juxtaposition d'histoires contrastées, de publicités et d'images et elle expliquait que cette esthétique du collage donnait « une dimension schizophrénique³⁴ » à la politique genrée du magazine. Avec *Awa*, du fait des conditions de production de ce journal, la schizophrénie est peut-être encore plus grande. Mais l'analyse de la médiapoétique et de l'imaginaire médiatique lié à la transmédialité montre une grande conscience chez les rédactrices du caractère complexe de la fondation d'une revue/magazine de la femme noire et de la nécessité d'être constamment dans la négociation éditoriale.

³³ Sy (Lamine), « La Lettre », *Awa*, juin 1964, p. 14.

³⁴ Jaji (Tsitsi Ella), « *Bingo*: Francophone African Women and the Rise of the Glossy Magazine », in *Popular Culture in Africa: The Episteme of the Everyday*. Sous la direction de Stephanie Newell et Onookome Okome. London: Routledge, 2014, pp. 111–30